

Théâtre de Paris. — *Bossemans et Coppenole*, comédie en trois actes de MM. Paul STALLE et Yoris d'HANSWYCK.

Une comédie? Non, un vaudeville, mais un vaudeville vraiment réussi, truculent, pittoresque, et dont l'intérêt augmente d'acte en acte.

Le sujet en est pourtant bien simple : un marchand de papiers peints, M. Bossemans, et un droguiste, M. Coppenole, sont les meilleurs amis du monde : le fils de Bossemans aime la fille de Coppenole, et rien ne doit, semble-t-il, s'opposer à ce que règnent le bonheur et la paix entre les deux familles. Et pourtant les voilà, tout à coup, transformées en Montaigu et en Capulet. La raison en est que Bossemans et Coppenole sont les supporters respectifs de deux équipes de football rivales, Bossemans ayant été assez faible pour se laisser persuader, par une femme de mauvaise vie, qu'il doit soutenir l'Union de Saint-Eloi, alors que les Coppenole arborent les couleurs du Club de Saint-Blanc.

La lutte est âpre entre les deux familles, et si terrible même qu'elle semble tourner au drame. Ne va-t-on pas jusqu'à nous laisser croire que M^{me} Coppenole a coupé en morceaux et caché dans un tiroir le jeune Bossemans?... Naturellement, il n'en est rien, et les deux amoureux s'épouseront, les deux familles se réconcilieront et l'on boira de la bonne bière belge en évoquant, joyeusement, cette héroïque guerre de clubs.

Un des charmes de cette pièce c'est sa couleur, son accent, sa gaieté de terroir. Même dans ses naïvetés, le dialogue reste fin; même quand il est poussé à l'extrême loufoquerie, il ne sonne pas faux.

Et puis, il y a les interprètes : M. Marcel Roels, qui, en Auguste Coppenole, nous montre, à côté d'un parfait naturel, une puissance clownesque qui, au troisième acte, s'épanouit pour le plus grand plaisir de toute la salle, M. Gustave Libeau, qui joue François Bossemans, M. Dorian en Eliacin, MM. Varlet, Liverdan, Lambrette, Billy-Pitt, étonnant en travesti, et M^{mes} Berthe Charmal (la redoutable M^{me} Coppenole), Germaine Broka (la femme de mauvaise vie), M^{lle} Rachel Artus (la fiancée), enfin M^{mes} Nelly O'Riss et Lyse Deschamps.

Marcel BELVIANES.

~~~~~

## CONCERTS DIVERS

**Société Philharmonique (2 mai).** — Sachons gré à M. Charles Münch de nous avoir offert, l'autre soir, un programme éminemment intéressant et composé de quelques œuvres contemporaines pour orchestres à cordes, les plus propres à rendre à nos concerts symphoniques un éclat qui s'est singulièrement terni. Les occasions n'ont pas été si fréquentes, cette année, qu'on ne puisse les compter sur les cinq doigts de la main.

La *Partita* de Tansman, écrite dans la manière serrée propre à son auteur, expose en trois mouvements, dont l'intérêt ne se ralentit jamais, les plus savantes combinaisons d'écriture. Par l'effet des tessitures employées, il restitue, souvent à s'y méprendre, des sonorités de cor et de flûte notamment, et en général de tous les instruments à vent qui se fondent le mieux au quatuor.

C'est peut-être par l'effet d'une involontaire comparaison que le *Prélude et Invention* de M. Mihalovici nous a paru moins construit, j'allais dire plus décousu. J'inclinerais plutôt à croire que cette forme de composition qui s'apparente, quoique d'assez loin, au « Rondo » puisqu'elle com-

porte un refrain espacé de courts divertissements, s'accomode moins bien de l'emploi exclusif des cordes. Les différents arrangements du refrain, dont certains le rendent méconnaissable, ne clarifient pas l'ensemble, bien au contraire, comme l'eût permis l'emploi approprié d'un orchestre complet. Néanmoins l'œuvre, qui ne manque ni d'intérêt ni de qualité, a remporté un énorme succès.

Des *Préludes* de H. Barraud, dont la composition s'étage sur plusieurs années, je voudrais retenir seulement les trois derniers, plus expressifs, plus puissants et, le dirai-je, plus humains. M. Jean Rivier, qui n'a pas fini de nous étonner, présentait sa *Deuxième Symphonie*, toujours pour orchestre à cordes. C'est une réussite complète. Trois mouvements, de caractère bien différents, un Allegro vigoureux, bien rythmé, qui se termine hardiment sur une gamme en *ut* en deux octaves, un Adagio empreint d'un vif sentiment religieux, qui exprime avec simplicité de grandes et larges beautés, un Final de caractère populaire dont l'effet va croissant, pour se terminer dans un tourbillon. Le tout est clair, incisif et bref, mais cette dernière qualité n'est peut-être que l'heureux effet des deux autres.

Enfin *Musique* de Béla Bartók, avec, en plus des cordes, les instruments de percussion et le celesta. On n'a probablement rien écrit de plus original depuis *Noces* de Strawinsky. De cette œuvre étonnante, écrite en quatre mouvements, se dégage un irrésistible sentiment de diabolisme. Elle échappe à toute analyse, du moins pour une audition, mais n'en tirerait probablement aucun bénéfice. Ce qu'il faut en retenir, c'est l'envoûtement qu'elle provoque, l'effrayante poésie qu'elle dégage, et une disposition d'esprit favorable qui vous amènerait à considérer l'attentat, les bombes explosives et l'anarchie comme la plus parfaite expression d'art.

R. F.

**Récital de danse espagnole Antonia Cobos (6 mai).** — C'est la première fois, me disait-on, que paraissait sur la scène, devant un vaste public, M<sup>lle</sup> Antonia Cobos; et dans sa manière, en effet, de faire son entrée sur cette scène, de l'animer de ses mouvements, de son regard et de toute son allure, puis de s'éloigner, il y avait cette fraîcheur qui précède toute accoutumance et cette sorte de force primordiale que les stylisations devront ensuite maintenir. Elles y réussiront ici; car l'une des dominantes chez M<sup>lle</sup> Antonia Cobos, c'est précisément le sens du grand style. Rien de vulgaire, à aucun moment; et le rapport entre la musique et les gestes ont perpétuellement surpris en son essence. *La Danse n° IX* de Granados, le *Boléro classique* d'Iradier ou la *Polka de las Damizelas* de Chueca y Valverde, qu'était-ce, ainsi interprété en mouvements aériens et en figurations plastiques? Autant d'apparitions qui isolaient d'une foule créaient une royauté furtive et presque une passagère idole., Une artiste, au plus haut sens du mot, était là, — et dont l'œuvre, c'était elle-même, — une elle-même changeante, versatile, que chaque prétexte renouvelait.

L'accompagnement pianistique, par delà le décor, c'était le jeu toujours précis de M. Tasso Janopoulo, que venait parfois doubler M<sup>lle</sup> Hélène Baker d'Isy. Mais le moment le plus émouvant, ce fut lorsqu'avec l'instrument rendu plus proche, M. Ricardo Viñes, tout récemment revenu d'Espagne, donna lui-même son plein sens au *Menuet Spectral* qu'il a composé en le dédiant « à la mémoire de Ravel ». Un même thème se répète, nous enveloppe; un autre lui succède, lui aussi obstiné; puis retour du premier; et sont-ils des êtres encore, ou leur trace poursuivie, qui nous poursuit à notre tour? Et que ne soient point omis les interludes, durant lesquels M<sup>lle</sup> Marcelle Meyer, grâce à des pages de Granados, d'Albeniz, de Manuel de Falla et de Ravel, obtint le plus vif succès. Ni non plus les intenses rayons, barrés d'intenses ombres, qui furent jetés sur toute l'Espagne populaire, avec ses enclaves de gitans, par le guitariste R. Montoya.

Claude ALTOMONT.